

*Au premier jour de chaque année universitaire,*

a lieu une séance d'information, lors de laquelle les enseignants présentent aux étudiants nouvellement arrivés la matière des cours de l'année. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit de la première fois qu'ils s'assent sur les bancs de bois inconfortables mais séculaires de la Faculté des lettres.

Au cours de ces séances, qui traînent en longueur, les enseignants traitent de questions passionnantes, telles que modules, crédits, exigences, et absence de débouchés. Lorsque venait le tour de la séance de l'histoire des religions, toujours la dernière de la journée, Alain prenait comme il se devait la parole. Deux feuillets en mains, couverts de son écriture fine et élégante, il déclamaient son texte, d'une voix étonnamment forte, qui réveillait et surprenait les jeunes gens assoupis.

En deux minutes, Alain présentait son programme de l'année, et dévoilait par là même un univers aussi chatoyant qu'étrange. On y parlait de vagin denté, de paresseux et de têtes réduites, de culte du cargo ou des saints. On y rencontrait, convoqués en un grand banquet joyeux, le Fripon divin et autres *tricksters*, les Tupinamba de Léry, la Pachamama-Terre-Mère et la Vierge Marie, et aussi les ethnologues casqués et les missionnaires marbrés. Un univers où se croisent les Kamoro d'Irian Jaya, les Tangu de Papouasie-Nouvelle-Guinée, les Harakmbet du Pérou, les Tacana de Bolivie, les Bororos du Matto Grosso et de Lévi-Strauss, les Nuer du Soudan et d'Evans-Pritchard, les Dogons inventés par Griaule, et bien sûr notre Asdiwal, autrefois tsimshian, mais désormais genevois.

Cette première rencontre avec le monde de l'ethnologie, lyrique, chatoyant, magique et terrible tout à la fois, était follement séductrice, et nombre d'étudiants, depuis plus de vingt ans, ont été définitivement charmés et nous ont suivis, grâce à cette entrée en matière.

Cette séduction ne se démentait pas ensuite au cours des années. En suivant Alain, on apprenait, au-delà de l'exotisme des mythes lointains, à réfléchir sur l'autre et aussi sur soi. L'atelier d'Alain était celui de la liberté, de la liberté de penser, mais avec prudence et méthode, et surtout avec sympathie et humour. Des cours où se déployaient les grands chantiers de l'ethnologie, de l'Amérique du Sud à l'Océanie, en passant bien sûr par l'île de Pâques, Haïti, ou le Gran Chaco. Un parcours rythmé par des phrases mystérieuses : « Les Bororos sont des aras rouges » ; « Le Casoar n'est pas un oiseau ».

Des cours, oui, et des pique-niques, aussi, et fameux. Nous y mangeâmes sa cuisine, une expérience souvent étrange ou déroutante, parfois terriblement épicée, mais aussi savoureuse, comme ce

magnifique cassoulet au canard entier, ce très vieux reblochon, cette saucisse d'âne, ce cochon de lait rôti à la papoue. Pour lui, cuisine et religion étaient sœurs, et il avait raison, car l'une et l'autre autorisent tous les bricolages, à condition de respecter quelques règles élémentaires...

Dans la joyeuse chronique gastronomique qu'il tenait dans *Asdiwal*, Alain avait d'ailleurs déployé sa verve de satiriste – celle de l'ex-Père Monnier, figure bien connue par ailleurs en d'autres lieux –, associée, pour le meilleur, à ce grand art du détournement qu'est celui du collage, dans les traces de Max Ernst. Autre facette, donc, de l'Alain *academicus*, celle de ce grand pourvoyeur d'objets détournés, de plasticien, et aussi de musicien, adepte du free jazz, occasion à toutes les explorations et curiosités sonores. Une pratique du retournement comme du détournement, qu'il assumait bien sûr de sa personne, en endossant, par exemple, le costume du faux missionnaire, le Père Monnier (bientôt défroqué), ou celui du cuisinier cannibale et mycologue. Toute une ethnographie, par lui revisitée, sur le mode de la dérision.

Tout à la fois fils de Mauss, de Métraux, de Jarry, de Rabelais et de Ravachol, faux missionnaire mais vrai homme de lettres, Alain s'impose définitivement comme un maître du bon mot, et avec lui tout débouchait sur le joyeux retournement du calembour, victoire ultime sur la tragique farce existentielle.

Alors, souvenons-nous, grâce à lui, que les réducteurs de têtes, aussi bien psychanalytiques qu'amazoniens, travaillent de façon semblable.

Souvenons-nous que si l'on connaît bien la vierge d'Urkupina, et la vierge de Copacabana, il ne faut surtout pas oublier la verge de Cachabomba.

Que chez les Hawaïens, plus on est forts en histoires drôles, meilleur partenaire sexuel on est.

Que dans la forêt amazonienne, le tapir est l'amant par excellence.

Que l'on doit dompter le sel sinon l'on deviendrait tous des morues.

Enfin, avant d'entrer dans le vice du sujet, comme disait Alain, écrivons-nous, encore avec lui :

«Loa soit le Seigneur!»

*Youri Volokhine*